



# L'observateur dans la recherche-action

---

**Vivien BRACCINI**

Chargé de recherche en Sciences de l'éducation et de la formation  
PSInstitut Strasbourg

## Résumé

À partir d'une critique des fondements de la démarche scientifique moderne dominante, héritière de la pensée positiviste et expérimentaliste, cet article propose de revenir sur les raisons d'apparition de la rupture épistémologique entre ce modèle et celui des sciences qualitatives. Ce retour apparaît nécessaire pour mieux comprendre la sous-rupture épistémologique qui a émergé au sein même des sciences humaines et sociales, et qui est responsable de la différenciation entre la recherche-action et la recherche qualitative. L'enjeu en est d'assumer une posture d'observateur-observé par des observés-observateurs, en interrogeant le système que forme toute recherche-action. Il s'agit de répondre aux problèmes que pose cette posture, indispensable mais qui interroge la validité scientifique des savoirs obtenus par un observateur qui les a en partie produits.

## Abstract

Starting from a critical study of the foundations of the dominant modern scientific approach, inherited from positivist and experimentalist way of thinking, this article proposes to revisit the reasons for the emergence of the epistemological rupture between this model and the qualitative sciences. This is necessary in order to better understand the epistemological sub-rupture that has emerged within the social sciences itself, and which is responsible for the differentiation between action-research and qualitative research. What is at stake is to assume a posture of observer observed by observing observed actors, thus questioning the system that all action-research constitutes. The aim is to respond to the problems raised by this posture, which is essential but questions the scientific validity of the knowledge obtained by an observer who partly produced it

## Mots-clés

Systemique – Recherche-action – Recherches qualitatives – Épistémologie – Implication – Scientificité – Observation

## Keywords

Systemics – Action-Research – Qualitative Research – Epistemology – Involvement – Scientificity – Observation

## INTRODUCTION

Cette contribution se fonde sur des recherches menées à l'occasion d'une thèse soutenue en 2014 qui avait mobilisé la recherche-action comme démarche de recherche, suscitant une réflexion de fond sur les aspects épistémologiques et méthodologiques. Ce travail avait permis de constater la fréquente invocation de la systémique par les théoriciens de la recherche-action. La proximité entre la recherche-action et la systémique tient à la volonté partagée des chercheurs d'appréhender le réel comme une entité globale insécable. Or, comme le démontre l'histoire de la systémique proposée dans le texte de Serge Finck figurant dans ce même numéro, la question de l'influence de l'observateur faisant partie de la situation observée est inhérente à cette discipline et donc loin d'être neuve mais toujours en questionnement.

Afin d'aborder le problème de l'observateur dans la situation observée à partir du cadre spécifique de la recherche-action, je propose dans une première partie de revenir synthétiquement sur quelques fondements de la

démarche scientifique que j'ai retenue dans mon travail. En effet, il faut noter qu'au fil de son histoire, la recherche-action a eu tendance à se construire en opposition aux courants majoritaires des sciences expérimentales, héritières du cartésianisme et de l'empirisme, dans la construction progressive de leurs critères de scientificité. Aussi est-il facilitant de comprendre ces bases et leurs critiques pour mieux accéder aux fondements de la recherche-action et cerner les raisons de la nécessité d'avoir un observateur au sein de la situation étudiée du point de vue de ce courant. Nous pourrions alors revenir sur la première rupture occasionnée par la naissance des sciences qualitatives qui est venu repositionner la place du chercheur dans l'étude des situations humaines et sociales grâce aux apports de la chercheuse canadienne Marta Anadón (2006). Nous verrons que la qualité de la donnée dans cette discipline interpelle au premier plan la position de l'observateur. Cette réflexion nous permettra d'appréhender la seconde rupture, ou sous-rupture, engendrée par la finalité de la recherche-action qui réside dans la transformation sociale. Cette finalité, loin d'être anodine, requiert une implication du chercheur, au même titre que celles des sujets, objets de la recherche. Dans une dernière partie nous proposerons quelques pistes de réflexion concernant les conséquences de cette nécessaire position de l'observateur du système dans le système, notamment la typique schizophrénie du chercheur qui est à la fois dans le système pour agir et hors du système pour analyser.

## 1. LA DÉMARCHE SCIENTIFIQUE DOMINANTE EN QUELQUES MOTS

Dans sa comparaison entre la recherche de terrain à la recherche-action, Jean-Luc Patry (1981) résume la démarche scientifique des chercheurs en deux activités principales distinctes : la production d'hypothèses et la vérification de ces hypothèses. Avec ces activités, les chercheurs tentent d'expliquer le fonctionnement du « réel » et les causes de ce fonctionnement, grâce à l'élaboration progressive de concepts, puis de théories. La première repose sur une bonne connaissance des écrits antérieurs reliés à l'objet étudié, mais aussi, et de façon tout aussi importante, sur la créativité et la sensibilité des chercheurs. Ces derniers, de par leurs connaissances et leurs expériences, parviennent à imaginer des explications, des modèles hypothétiques susceptibles de rendre compte des phénomènes observés. Ces modèles peuvent être contre-intuitifs, parfois même illogiques, au regard des connaissances qui ont cours, particulièrement dans le cas d'objets encore peu ou pas étudiés.

La vérification d'hypothèses, seconde activité de la démarche scientifique, est une démarche « logicométhodologique », c'est-à-dire une démarche rationnelle qui s'appuie sur des faits obtenus à partir d'un recueil d'informations elles-mêmes obtenues par la mise en œuvre d'un protocole communicable et reproductible dans le but d'être vérifiable par autrui. Ce protocole garantit le degré de validité de l'information utilisée au sein d'un raisonnement apodictique (Orange 2005) de sorte que le résultat de ce raisonnement ne dépende pas des qualités intrinsèques du chercheur, mais possède une validité intrinsèque, quitte à ce que son degré de généralisation soit défini par des limites établies par le cadre des connaissances disponibles. Dans cette conception de la production de la preuve, la fiabilité de la démarche scientifique dépend de plusieurs critères de scientificité bien connus. Michel Liu (1997) en distingue trois : l'exhaustivité des connaissances et la maîtrise des variables ; l'objectivité et l'indépendance du chercheur ; l'objectivité et la généralisation des résultats. Mais l'application de ces critères n'est pas exempte de difficultés. Ne serait-ce, comme le démontre Gaston Bachelard dans son ouvrage « l'esprit scientifique » (1989), que les biais inconscients propres à tout individu, quelque soient sa probité et sa rigueur. La limitation de ces biais implique d'attribuer deux autres caractéristiques à la démarche scientifique : l'intersubjectivité des chercheurs qui appelle nécessairement à l'intelligibilité (des protocoles, du matériel, des raisonnements, des savoirs antérieurs, etc.) sans laquelle l'intersubjectivité ne peut s'opérer.

Revenons un instant aux sources de ces principes fondamentaux scientifiques. Rappelons que l'approche positiviste d'Auguste Comte, père de la démarche expérimentale moderne (Bernard et Dagognet 1984), a été très certainement influencé par la pensée saint-simonienne (Bourdeau 2019) et se veut en rupture avec la métaphysique. Alors que la métaphysique porte comme ultime finalité de répondre au « Pourquoi » des choses, Saint-Simon à l'image de Newton, se penche sur le « Comment » (Heilbron 2006), car c'est le comment qui permettra aux humains de maîtriser la nature. Et pour comprendre comment la nature fonctionne, Auguste Comte conserve de la tradition cartésienne les principes du réductionnisme et de causalité dans sa proposition de discipliniser les sciences (Idem). Même s'ils ne sont plus suffisants, ces deux principes ont fait leur preuve dans beaucoup de situations et restent fondamentaux aujourd'hui. Pour Gérard Amzallag (2010), cette lointaine origine expliquerait la prépondérance des valeurs utilitaristes et matérialistes dans les sciences positivistes ainsi que son

universalisme. Cette conception scientifique repose sur une perception naturaliste du réel, car en exprimant l'idée qu'il est possible de maîtriser la nature, c'est lui concéder une existence propre indépendante des individus, régie par des règles à l'origine des récurrences de son fonctionnement. L'existence de règles universelles autorise alors la prédictibilité, l'une des finalités les plus importantes de la science positiviste à l'origine du besoin d'explication du réel et de son fonctionnement.

## **2. UNE PREMIÈRE RUPTURE ÉPISTÉMOLOGIQUE DES SHS AVEC LES SCIENCES NATURELLES EXPÉRIMENTALES**

Le succès de la prédictibilité qui s'est exprimé à travers l'industrialisation et les avancées technologiques des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles a largement conforté cette conception naturaliste du réel qui accompagne le positivisme expérimental (Amzallag et al. 2010). Mais Marta Anadón (2006) souligne que ce modèle montrait ses limites dès la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle auprès des chercheurs en sciences humaines et sociales. Ces derniers faisaient face à la difficulté de recueillir des données fiables et pertinentes pour tendre vers l'intelligibilité et la prédictibilité des comportements humains. Ils se sont notamment basés sur l'approche phénoménologique d'Edmund Husserl et sa critique du positivisme, qui reprend d'une certaine manière le caractère monadique de l'individu, introduit dès la moitié du 18<sup>e</sup> siècle dans la philosophie leibnizienne, au sens d'une conscience entière, distincte et impénétrable aux autres consciences (Leclercq et Richard 2016). Dans ces conditions, comment accéder à ce que pensent les individus uniquement par une observation extérieure et neutre ? Les anthropologues du 19<sup>e</sup> siècle ont été confrontés au problème de l'étude de l'humain (Anadón 2006), qui contrairement à un objet physique psychologiquement inerte, est conscient d'être l'objet d'une observation (Liu 1997). Ils ont ainsi montré que le fait d'être observé tendait à modifier les comportements des observés qui cherchaient soit à complaire à l'observateur, soit à s'opposer à lui (Moussaoui 2012). Plus intrinsèquement encore, ils ont soulevé le fait que l'observation amène l'observé à conscientiser ses propres comportements qui peuvent alors être interrogés et transformés par lui. Ainsi, l'acte de produire des connaissances par la simple observation engendre une relative mais immédiate obsolescence des données ainsi recueillies. Évoquons enfin les sociologues de l'école de Chicago qui se sont également penchés sur le problème de l'interprétation des comportements. Il leur est apparu impossible d'attribuer un sens aux comportements des individus car ils sont les seuls à réellement le posséder du fait que ce sens est un construit historico-éco-biographique. C'est pourquoi, seuls les individus peuvent donner du sens à leurs actes.

Toutes ces réflexions sur l'accès et sur la validité des données possédées par les sujets, objets d'une recherche, ont poussé une partie de la communauté scientifique à remettre en cause les démarches explicatives et naturalistes au profit de démarches compréhensives et interprétatives à l'origine de la généralisation des méthodes qualitatives à l'aube des années 90 (Deschenaux, Laflamme, et Belzile 2011). Bien entendu, cette remise en cause n'a pu qu'impacter les critères de scientificité des sciences expérimentales et positivistes au fondement de la validité de la démarche. Dans cette remise en cause, les critères de scientificité classiques ont progressivement laissé place à des critères de rigueur méthodologique qui n'ont pu être formalisés qu'à la fin des années 90 (Anadón 2006). Un laps de temps important qui explique probablement l'abusives image des SHS associées à des sciences dites « molles » ou « inexactes », alors que les sciences de la matière étaient dites « exactes » ou « dures ».

Rappelons que l'objectif recherché par cette évolution des critères était d'être en capacité de prendre en compte le point de vue des acteurs sociaux en mettant « en synergie le positionnement du chercheur et la nature des données » (idem), tout en limitant le caractère chercheur-dépendant des interprétations. De cette manière, il serait possible de garantir un degré de généralisation des résultats. En effet, le principe défendu par les tenants de cette vision de la recherche qualitative consiste en la possibilité, pour un même jeu de données et une même méthode d'analyse, d'arriver aux mêmes résultats, quel que soit le chercheur qui interprète. Ce principe s'illustre dans l'apparition de méthode de codage et d'interprétation double, non-concertée. Chaque chercheur mène son travail indépendamment et l'on compare ensuite les résultats obtenus. Pour étayer cette comparaison, on peut mesurer quantitativement ou qualitativement le degré de corrélation des résultats. De cette façon, on peut savoir si le chercheur a, ou non, influencé ces résultats. Le biais d'interprétation de l'individu peut être contrôlé par la qualité du raisonnement qui, lui, est universel. Si cette évolution au niveau des critères de scientificité marque une rupture avec la conception naturaliste et expérimentale des sciences, elle conserve comme point commun d'avoir pour

finalité l'explicitation des phénomènes observés, sans prétendre à la prédictibilité. Dans cette perspective, la science éclaire les phénomènes passés, mais reste peu efficace pour la planification de l'avenir. Sans cette capacité prédictive, agir sur les situations sociales n'apparaît guère possible. Dans ces conditions, les chercheurs se bornent à proposer des connaissances mobilisables par les acteurs sociaux pour alimenter leurs réflexions et leurs analyses, mais difficilement utilisables comme outil décisionnel.

### 3. LA RECHERCHE-ACTION OU UNE SOUS-RUPTURE ÉPISTÉMOLOGIQUE

Cette impossibilité d'agir directement dans l'évolution des situations sociales est à l'origine d'un certain nombre de frustrations chez les chercheurs d'après-guerre qui font face à des attentes pragmatiques (Barbier 1996; Roy et Prévost 2013), que ce soit Kurt Lewin et ses successeurs ou les thérapeutes du Tavistock Institut ou encore le mouvement de l'analyse institutionnel. Ces chercheurs estimaient devoir contribuer à des changements dans les situations des personnes étudiées, afin qu'elles soient plus justes, mieux vécues ou que l'activité qui s'y déroule fonctionne mieux... (Liu 1997). C'est sans doute à partir de ce besoin d'agir qu'est apparue une seconde rupture propre à la recherche-action dans le champ des sciences humaines et sociales. Posons en préambule que la famille de la recherche-action est large (Goyette et Lessard-Hébert 1987), et qu'il ne faut pas assimiler toute recherche s'opérant sur le terrain comme de la recherche-action. Si les acteurs de la situation étudiée ne sont pas associés à la démarche de recherche, alors ce n'est pas une recherche-action. De même, soulignons que toute recherche-action ne s'inscrit par forcément dans la recherche qualitative. Il existe des recherches actions positivistes ou expérimentales, fondées sur des approches quantitativistes. C'est du moins ainsi que l'entendait Kurt Lewin, souvent cité comme le père fondateur de la recherche-action (Liu 1997). Ce dernier rêvait d'être en mesure de créer des organisations humaines expérimentales, des sortes de laboratoire grandeur nature où les chercheurs pourraient contrôler les variables et mesurer les effets de leurs changements sur les comportements, les actions et leurs résultats. De même, Michel Liu évoque des recherche-action en milieu industriel menées par des équipes d'ingénieurs qui utilisaient principalement des outils quantitatifs de la démarche expérimentale pour conduire et piloter les changements qu'ils recherchaient.

Par contre, qu'elles soient inscrites dans la recherche expérimentale ou la recherche herméneutique, toutes les recherche-action se différencient des autres approches scientifiques par le fait d'avoir pour finalité, non seulement d'améliorer l'intelligibilité des situations sociales vécues par les acteurs pour eux-mêmes, mais aussi et surtout, de transformer ces situations et leurs acteurs. C'est pourquoi, la recherche-action repose sur l'implication commune des chercheurs et des participants dans la démarche de recherche afin que la connaissance des situations soit à la fois pertinente et partagée. Cela explique que la large famille des démarches de recherche impliquante et impliquée, comme par exemple la recherche intervention, la recherche développement, la recherche-action participante ou la recherche-action stratégique..., fait partie de l'arsenal habituel des sciences de l'action, telles que les sciences de l'éducation et de la formation ou les sciences de gestion. Autrement dit, la recherche-action est un des outils au service des « sciences des systèmes humains s'intéressant à la conception et à la validation des modes d'actions collectives » (Hatchuel dans David, Hatchuel, et Laufer 2012). A ce stade, nous commençons à percevoir le lien entre notre propos et la thématique de ce numéro : dans la recherche-action qui fait partie des approches systémiques, nous affirmons la nécessité pour l'observateur d'être dans le système, si l'on veut le comprendre et le transformer. Aussi, pour aborder ce que peut nous enseigner la recherche-action sur la manière de dépasser cette problématique de l'observateur observé, il me semble important de poser quelques éléments de définition de cette recherche-action, même si l'exercice a déjà fait couler beaucoup d'encre à la fin des années 90.

Pour cet exercice de définition, nous vous proposons de revenir aux écrits de Gabriel Goyette et Michelle Lessard-Herbert (1987) qui bien qu'assez anciens, restent à nos yeux une source robuste et originale sur le sujet. Ces chercheurs des années 80 avaient analysé un corpus d'articles scientifiques de leur époque à partir d'une grille composée de critères tirés de l'analyse d'une reconstitution historique de cette pratique de recherche. Ces critères étaient les finalités et les fonctions des recherches, les partis pris idéologiques et épistémologiques ainsi que l'instrumentation utilisée. Grâce à cette analyse, ils ont montré qu'il existait des recherches se réclamant de la recherche-action qui n'en étaient pas ; des recherches qui étaient de la recherche-action sans le dire ou même sans le savoir ; des recherches qui se réclamaient de la recherche-action et qui en étaient bien. Plus important à nos yeux, ils ont mis en évidence que la recherche-action se caractérisait par trois aspects communs, malgré la foisonnante diversité que l'on prête à cette démarche jugée bien souvent floue, indéfinissable et donc peu

scientifique. Il s'agissait de produire des connaissances scientifiques et pratiques, d'engendrer des changements effectifs dans la situation sociale étudiée et de former les participants aux méthodes d'investigations et d'actions collectives, mais aussi aux savoirs et savoir-faire utiles à la conduite des changements recherchés.

Les effets de conscientisation et de transformation que nous avons évoqués précédemment deviennent centraux dans la recherche-action puisqu'ils constituent une condition d'émergence des trois aspects qui la caractérisent. Le problème de la conscientisation de l'observé ne constitue plus un phénomène à prendre en compte, il devient un outil au service de l'implication. Aussi l'observateur n'est plus seulement le chercheur. L'observateur est aussi le groupe d'acteurs. Et chercheur et groupe deviennent un élément d'un système où l'observateur est observé par les observés qui sont aussi observateurs. Le rôle des acteurs du système change alors, car pour que les acteurs sachent comment observer, ils doivent être accompagnés par l'observateur (le chercheur). De même, pour savoir quoi observer, l'observateur doit être accompagné par les observés (acteurs). Ainsi l'observateur s'implique auprès des acteurs du système observé de sorte que ces derniers deviennent des acteurs-observateurs, et l'observateur, un observateur-acteur.

Intégrer l'observateur dans le système observé comme le propose la recherche-action a des conséquences sur la démarche scientifique. Pour obtenir une implication mutuelle des chercheurs et des acteurs, il est impératif d'avoir une rencontre entre la volonté de changement des usagers et une intention de recherche du chercheur (Moisdon 2015; Crézé et Liu 2006; Berthon 2000) qui évoluera tout au long de la recherche. Une sorte de boucles de rétroactions prenant la forme de négociations continues. Or, si l'on considère l'évolution des personnes au fur et à mesure de l'évolution de leur compréhension de la situation étudiée, cette rencontre appelle alors inmanquablement l'instauration d'une relation continue et autorégulée entre chercheur et acteur (entre observateurs et observés), sans laquelle l'émergence de la « spirale » de la recherche-action<sup>1</sup> n'est pas possible.

Mais l'acceptation de l'instauration d'une telle relation entre chercheur et sujet-objet conduit à un changement paradigmatique qui suppose l'abandon des critères de scientificité classiques au profit de nouveaux critères plus adaptés aux finalités de la recherche-action. C'est en cela qu'apparaît une sous-rupture rupture dans la SHS, car il ne s'agit plus de proposer des critères de rigueur méthodologique répondant aux particularités des données qualitatives des SHS. Il s'agit de changer les finalités de la démarche qui implique de refondre les bases épistémologiques en commençant par la conception de la réalité et du rapport du chercheur à celle-ci. C'est pourquoi Michel Liu (1991, 1997) propose de remplacer l'exhaustivité de la connaissance par la complexité : la réalité est une et indivisible, elle articule un nombre très important de variables dont celle des observateurs. Le degré d'influence des variables varie selon le système considéré par les observateurs et les finalités qu'ils attribuent au système. Il apparaît donc une forme de relativisme qui rend l'identification exhaustive et la maîtrise des variables du système illusoire, comme pour tout système complexe (Morin 1990).

Michel Liu (1997) propose ensuite de remplacer l'objectivité et l'indépendance du chercheur par l'indétermination du fait social. En se fondant sur les travaux du psychologue du travail norvégien Einar Thorsrud, il rappelle qu'un groupe d'individus revivant la même expérience, dans les mêmes conditions, ne se comportera jamais deux fois de la même façon, car comme nous l'avons vu, la conscience des individus rend l'observation neutre caduque, et comme il n'y a pas de déterminisme dans les comportements collectifs, alors il faut s'impliquer pour comprendre les tendances à l'œuvre. Enfin, l'auteur propose de remplacer l'objectivité et la généralisation des résultats par la singularité, ce qui ramène aux réflexions méthodologiques développées autour de l'étude de cas bien connue dans la psychologie clinique ou dans une partie des sciences de gestion.

---

1 Pour rappel, cette « spirale » consiste en une investigation par l'équipe conduisant à une conscientisation collective partagée du diagnostic obtenu, suivie de la mise en œuvre d'actions de changements accompagnées par une évaluation des effets directs et indirects à l'aulne du diagnostic initial. Le collectif chercheurs-acteurs, obtient ainsi une nouvelle situation initiale à partir de laquelle il peut conduire un nouveau cycle. Chaque cycle ramène à la situation initiale modifiée, de sorte que même si l'on répète le cycle le contenu des étapes change. L'équipe peut enchaîner les cycles jusqu'à obtenir une situation jugée satisfaisante pour l'ensemble des parties prenantes.

#### 4. L'OBSERVATEUR OBSERVÉ OU L'AUTORÉGULATION DU SYSTÈME

Dans les approches scientifiques systémiques telles que peut l'être la recherche-action, nous venons de montrer que l'observateur, non seulement devait faire partie du système pour obtenir des données pertinentes, mais qu'en plus, il devait accompagner l'implication des observés dans leur propre observation pour contourner l'obsolescence instantanée des données due à la conscientisation et à l'indétermination du fait social. Ces constats épistémologiques et méthodologiques ont pour conséquence de conférer une valeur particulière aux boucles d'auto-régulation du système que forment alors la situation et les scientifiques. Rappelons de façon simplifiée, que ce que l'on désigne ici par le terme de situation est l'ensemble que constituent les acteurs et leur environnement qui est tant physique que symbolique, et où ce sont les interactions entre le chercheur, les acteurs et l'environnement commun qui font système. Les acteurs et le chercheur observent et conscientisent le système grâce à leurs interactions, en en modifiant sa perception. Ce changement de vision engendre à son tour une modification des actions et des comportements des acteurs qui, bien entendu, fait évoluer le système lui-même. Les acteurs se retrouvent donc à devoir appréhender une situation partiellement nouvelle.

Ainsi l'observateur dans la recherche-action transforme et forme, se transforme et se forme. Aussi l'observateur doit accompagner les observés et participer à la dynamique de régulation interne du système s'exprimant par la régulation continue des activités en fonction de la perception des effets. Or la production de connaissances s'appuiera sur deux choses distinctes pour la systémique : la perception de sa dynamique qui diffère de la perception de son état. Mais observer la régulation du système consiste à observer les interactions, sans être en mesure de percevoir l'état dominant du système qui ne peut être établi que pour un instant donné. Or la perception de l'état apparaît indispensable pour mesurer le degré de changement engendré. Pour être en mesure de percevoir l'état du système, il devient primordial pour le chercheur de s'extraire de la dynamique du système et de prendre du recul, afin de figer artificiellement la dynamique. Comment le faire sans perdre la perception de la dynamique sur laquelle repose le changement ?

L'une des solutions, adoptée par d'autres disciplines confrontées au même type de difficultés, consiste à avoir un observateur externe chargé d'observer l'observateur impliqué pour lui faire part de ce qu'il ne peut voir depuis la dynamique du système. Ce chercheur extérieur peut également se positionner en situation méta, de manière à observer non pas la dynamique, mais l'état du système. Ainsi, par le partage de ses observations avec l'observateur interne et les acteurs, il leur donne les moyens d'influencer la dynamique d'auto-régulation.

#### CONCLUSION

Le dédoublement de l'observateur souligne implicitement la difficulté de maintenir le chercheur dans une succession de recherche-actions dans laquelle il endosserait la posture de l'observateur observé, car cela vient télescoper la trajectoire de son projet scientifique habituellement déterminé par le chercheur qui n'est alors plus totalement maître de ses recherches (Braccini 2014). En effet, s'il faut intégrer le système et évoluer avec lui pour le comprendre, il devient périlleux de déterminer à l'avance les questions de recherche et le rythme de leur étude comme le veut l'usage universitaire, au risque de démobiler les terrains. Il apparaît donc fondamental, que le chercheur puisse alterner des phases de recherche-action avec des phases de distanciation où il a l'opportunité de modifier sa posture en passant de l'observateur-observé à celle d'observateur extérieur ou de méta-observateur. Ceci, afin d'être en mesure de gérer la difficulté de saisir à la fois les dynamiques et les états des systèmes sociaux. Cette alternance de phases, permet également de naviguer entre les paradigmes épistémologiques, de sorte que l'on puisse étudier les cas de façon pertinente, puis de confronter le cas aux connaissances pour tester le degré de généralisation possible. Il n'y a donc pas d'opposition entre la recherche-action et la recherche traditionnelle, mais une complémentarité qui s'inscrit dans le temps long. Cette complémentarité s'opère grâce à une analyse comparative et accumulative des cas successivement étudiés par la recherche-action. Le chercheur accède aux données pertinentes du terrain, répond en partie aux attentes utilitaires de la société et prend le temps de mettre les résultats en perspective pour une montée en généralité. De la sorte, par la singularité et l'implication du chercheur, on fait émerger le général et le commun. Alternier les pratiques et les postures du chercheur dans le temps long, apparaît comme une manière de « méthodologiser » la prise de recul et la réflexivité, la mise en dialogue des approches scientifiques complexes et simplifiantes des systèmes humains.

**Références :**

- Amzallag G. N., Calame M., Jacquemart F. (2010), *La réforme du vrai: enquête sur les sources de la modernité*, Paris, C. L. Mayer.
- Anadón M. (2006), La recherche dite « qualitative » : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents, *Recherches qualitatives*, 26, 1, p. 5-31.
- Bachelard G. (1989), *La formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, J. Vrin.
- Barbier R. (1996), *La recherche action*, Paris, Anthropos, diff. Économica.
- Bernard C, Dagognet F. (1984), *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Flammarion.
- Berthon J. F. (2000), La Recherche-Action, *Nouveau millénaire, Défis Libertaire*, <<http://1libertaire.free.fr/Recherche-Action02.html>>
- Bourdeau M. (2019), Saint-Simon et Auguste Comte : la fin d'une collaboration, 1822-1824, *Archives de Philosophie*, 82, 4, p. 771-90.
- Braccini V. (2014), *Ingénieries de formation à visée autonomisante et émancipatrice : vers un modèle d'association apprenante. Une recherche-action dans le réseau associatif des petits débrouillards*, Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, Université de Strasbourg. <<http://www.theses.fr/2014STRAG040>>.
- Patry J.C. (1981), Recherche-action : interrogations et stratégies émergentes, *Cahiers de la Section des Sciences de l'Education, pratique et théorie*, 26, p. 33-70.
- Crézé F., Liu M. 2006. *La recherche-action et les transformations sociales*, Paris, L'Harmattan.
- David A., Hatchuel A, Laufer R. (2012), *Les nouvelles fondations des sciences de gestion: éléments d'épistémologie de la recherche en management*, Paris, Presses des Mines – Transvalor.
- Deschenaux F., Laflamme C., Belzile M. (2011), L'essor des méthodologies qualitatives dans la recherche en éducation : comparaisons de trois revues publiées en France, aux États-Unis et au Québec, *Recherches qualitatives*, 30, 2, p.3-21.
- Goyette G, Lessard-Hébert M. (1987), *La recherche-action: ses fonctions, ses fondements et son instrumentation*. Sillery, Canada, Presses de l'Université du Québec.
- Heilbron J. (2006), Le tournant épistémologique, *Naissance de la sociologie, Banc d'essais*, Marseille, Agone. p. 315-47.
- Leclercq B., Richard R. (2016), Husserl (A), *L'encyclopédie philosophique*. <<https://encyclo-philo.fr/husserl-a>>.
- Liu M. (1991), Définition, déroulement et résultats d'une recherche-action, *Association de Recherche en soins infirmiers*, 25, p. 6-14.
- Liu M. (1997), *Fondements et pratiques de la recherche-action*, Paris, L'Harmattan.
- Moison J.C. (2015), Recherche en gestion et intervention, *Revue française de gestion*, 8, 253, p. 21-39.
- Morin E. (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF éditeur.
- Moussaoui A. (2012), Observer en anthropologie : immersion et distance, *Contraste*, 36, 1, p. 29-46.
- Orange C. (2005), Problématisation et conceptualisation en sciences et dans les apprentissages scientifiques, *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ere nouvelle*, 38, 3, p. 69-94.
- Roy M., Prévost P. (2013), La recherche-action : origines, caractéristiques et implications de son utilisation dans les sciences de la gestion, *Recherches Qualitatives*, 32, 2, p.129-51.